

## Alexandre Voisard

---

Né en 1930, d'un père instituteur et d'une mère d'origine franc-montagnarde, Alexandre Voisard, après des études hachées, a pratiqué divers métiers dans le théâtre, les postes, l'industrie, la librairie.

Après un bout de carrière politique (il a été délégué aux Affaires culturelles de la République et Canton du Jura et vice-président de la Fondation Pro Helvetia), il s'est retiré dans le village natal de sa compagne, Courtelevant, en France voisine, juste au-delà de la frontière, où il se consacre désormais entièrement à l'écriture. Affublé tour à tour d'épithètes réductrices telles que « poète politique », « poète de l'amour » ou « poète de la nature », il les récuse toutes même s'il est fier d'avoir été de ces « poètes de la libération » du Jura. Il lui arrive d'affirmer avoir été aussi « le premier poète écologiste après saint François d'Assise ».

Poète donc avant toute chose (*Liberté à l'aube*; *La Claire Voyante*; *Les Rescapés*; *Toutes les vies vécues*; *Le Dire Le Faire*; *Une enfance de fond en comble*), il est aussi un conteur subtil et ironique (*Louve*; *Un train peut en cacher un autre*; *L'Année des treize lunes*; *Maîtres et valets entre deux orages*).

Il a été appelé, dès 1990, à siéger parmi les trente membres de l'Académie Mallarmé, à Paris et, en 1996, à l'Académie européenne de Poésie. Il confia un jour dans une interview que son rêve d'enfant avait été de « devenir un grand musicien »...

Alexandre Voisard

---

Accrués

*Carnets 1999-2008*

Texte présenté par André Wyss



---

*Alexandre Voisard & L'Intégrale 9*



---

*camPoche*

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse  
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion  
de livres de poche suisses en langue française

**prohelvetia**

Cet ouvrage a bénéficié d'une aide à la publication accordée  
par le Canton du Jura

«Accrues»,  
neuvième volume des Œuvres d'Alexandre Voisard,  
deux cent quatre-vingt-neuvième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
édité sous la direction d'André Wyss,  
a été réalisé avec la collaboration de  
Charlotte Monnier, Marie-Claude Schoendorff,  
Daniela Spring et Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche  
Illustration de couverture: aquarelle d'Alexandre Voisard,  
du manuscrit inédit « Abornage d'une histoire incertaine »,  
avec pour légende « Chaque pas nous en convainc :  
nous arpentons les routes et les rites »  
Photogravure: Bertrand Lauber, Color\*, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure: Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-290-4

Tous droits réservés

© 2011 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

*Ce neuvième volume est la suite de ce qui constituait l'essentiel du volume 7 (Au rendez-vous des alluvions).*

*Quant à la source: ce sont les carnets que le poète tient régulièrement depuis toujours et dont nous avons ici les années 1999 à 2008.*

*Quant à la forme: on y trouve des notes et des notules (textes très brefs écrits sur le moment), des esquisses d'écriture et des ébauches (textes, donc, en attente d'un développement éventuel, ou bien avant-textes destinés à « donner quelque chose »), des fragments (à entendre ici non pas au sens – voyez Héraclite – de ce qui reste après un désastre, mais à celui de « ce qui n'a pas été achevé »), des haïkus enfin, à savoir des pièces très brèves qui fixent une observation fulgurante. Il s'agit d'éléments datés, donc liés à des contingences; l'avant-dire d'Au rendez-vous des alluvions parlait d'un pseudo-journal: il y a quelque chose du diariste en effet dans l'activité que manifestent ces textes, mais on précisera que les « événements », même s'ils sont parfois narrés (rencontre de tel animal dans la forêt, découverte de tel arbre en fleur), sont moins présents que leurs effets sur la sensibilité du poète. En somme, ce sont des expériences, et elles sont de nature à la fois ontologique et esthétique.*

*Quant au livre: l'organisation de la matière est la même que celle des deux rubriques principales du volume 7, dont sont ici repris les titres. « Djoffé, 2 »: des notations faites à partir d'observations à valeur allégorique potentielle*

*(choses vues lors de la promenade, et qui donnent à penser, mais que le poète présente comme il les a vues, laissant penser le lecteur) et des notations du même genre, mais qui valent plus spécifiquement pour le travail poétique à venir. « Décrites, 2 » : des feuillets de carnets plus développés consacrés à des notations de voyage et à des récits de rêves.*

*Je voudrais profiter de l'édition de cette suite pour ajouter quelques éléments à ma notice du volume 7. Me frappe aujourd'hui combien l'écriture de ces carnets est libre, inventive, enjouée même. Les recueils qui sont contemporains de ces « notes et notules » sont de la veine la plus purement lyrique de notre poète, de celle qu'on lit sous forme de laisses de vers courts depuis le recueil intitulé Le Déjeu, et le poète compose ces laisses en phrases qu'il structure par des coupes et des rythmes savants, pour développer la plupart du temps des images et des réseaux d'images. Ici, la phrase se déroule avec une grande liberté, sans le moindre souci du mètre, ni tellement du rythme, mais avec un goût prononcé pour les jeux sémantiques et phoniques. Cela tient souvent de la comptine ou de genres apparentés (par le travail sur les rimes internes, les répétitions et les approximations verbales), ou bien du bref apologue ironique (par l'organisation de la pensée qui vise la chute).*

*Quant aux contenus, je reste émerveillé de voir combien la nature, dans ses éléments, est proche du poète, et combien il la connaît de l'intérieur. La source des images qui habitent sa poésie en permanence est ici, et elle nous est donnée presque telle quelle. Telle quelle parce que le diariste la nomme très précisément (aucun nom de fleurs ne lui est inconnu, il connaît tous les animaux à poils ou à plumes), ajoutant souvent le nom latin et quelque notation*

*factuelle (il y a de l'encyclopédique dans ces carnets !), puis nous la révèle dans ce qu'elle est, notant les constances et les métamorphoses saisonnières de son environnement de promeneur. Et presque telle quelle, parce que c'est toujours déjà (comme diraient les philosophes) son rapport aux paysages et à leurs éléments de détails qui l'intéresse, qui le préoccupe et qu'il enregistre.*

*Du moins cela vaut-il pour « Djoffe ». Avec les « Décritures », on entre dans l'atelier du poète (les notations développées concernent souvent la poétique et des préoccupations relatives à l'écriture) ou dans son intimité (les récits de rêve révèlent toujours quelque chose de profond, et le récit en est d'autant plus risqué de la part de l'écrivain que son lecteur pourrait être amateur de psychanalyse — je veux dire : psychanalyste amateur.)*

*Le lecteur le moins indiscret peut toujours se demander quel rapport il y a entre ces carnets et l'œuvre poétique. En attendant de le découvrir par une étude comparative serrée des contenus et des moyens d'expression que l'on rencontre de part et d'autre de l'écriture de notre poète, je dirai que ce regard porté sur les choses et cette façon succincte mais poétique d'en parler, c'est un type tout à fait singulier d'expérience, et c'est une expérience toujours poétique; ces « choses vues » (Hugo), par le fait même de la notation, donc d'une intuition ou d'une entrevision ou d'un rêve suivis de leur enregistrement, sont chez Alexandre Voisard toujours tendues en direction du travail de création.*

*Accrues, c'est le poète en vacances, mais qui songe à la rentrée des classes.*

ANDRÉ WYSS

ACCRUES  
*Carnets 1999-2008*

ACCRUE, *n. f. de accroître.*

1. *Augmentation de la surface d'un terrain par la retraite des eaux.*
2. *Extension d'un bois par les semis ou les rejets naturels.*

LE GRAND ROBERT



*DJOFFE, 2*  
*Calepins sylvestres*

DJOFFE, *n. f. patois d'Ajoie et de  
Franche-Comté.*

*Écume. Mousse qui se forme lorsqu'on agite ou chauffe des matières liquides. Ce qui apparaît à la surface de celles-ci après fermentation.*

Grâce à toi, lune pleine à ras bord des ors printaniers! Tu parraines en musique l'avènement des premiers cèpes odorants.

*1/6/99*

Le chèvrefeuille, aimable compagnon, me précédait dans l'ordre universel et il me survivra. Je me console dans l'odorante effusion où nous échangeons nos principes et nos chants.

*4/6/99*

Je me sais revenu de l'hiver dès le chant du coucou. Deux modestes demi-tons qui vibrent en mon tréfonds comme une légende enfantine à laquelle je me ressourcerais année après année.

*8/6/99*

Allons, poète! Chemine et louvoie entre les orties  
tant que te portent tes jambes déjà quelque peu  
lasses.

Après, dans ta niche, sur ta litière, tu ne te remé-  
moreras que des brûlures aux genoux et des gémis-  
sements d'enfants au loin.

*10/6/99*

Salut à l'infatigable pic épeiche, artisan acharné à la  
tâche, comme pour mériter le rouge de sa livrée si  
foncièrement modeste du noir au blanc.

*11/6/99*

Mon chien s'assied devant moi et, immobile, hiératique, me contemple. Il ne lui manque qu'une pipe à la gueule et, dirait Anselme, aussi la parole. Sans doute attend-il la mienne, la *Voix de son maître*. Mais lui, qu'entend-il quand je lui raconte mes songeries d'errant sylvestre dans l'odorant voisinage du chèvrefeuille ? Que pense-t-il de moi au juste ? Si je me racle la gorge, ou quand je me mouche ? Et si j'arrivais à savoir, aurais-je toujours aussi bonne opinion de moi-même ?

20/6/99

Dire les choses. Dire leur fait aux humains. Parler aux plantes et aux bêtes. Dire le nuage qui se désagrège. Il y a peu de temps pour cela et la parole se fige en une ébauche définitive. Mais si le temps nous est donné et si les vivants prennent langue et se répondent, alors naît le poème.

25/6/99

Savoir, jusqu'à la dernière heure, être ébloui par l'animal le plus humble, la fleur la plus simple, la baie la plus modeste, le chant le plus répétitif... Là serait peut-être la sérénité du grand âge : le goût à l'émerveillement.

30/6/99

L'ombre de l'épervier, preste et légère, trop fugace sur la feuillée pour pouvoir être épinglée. Encore un esprit de la forêt insaisissable. L'immatériel te nargue, toi qui tiens la plume entre tes doigts.

3/7/99

Que le loup l'emporte, l'ange à qui l'on a coupé les ailes et qui ne sait plus lire son nom au tableau noir du recensement. Fut-il seulement serviteur des dieux avant de venir chercher à tâtons dans l'ombre la main de l'homme ? La mienne, si indulgente et maladroite ?

5/7/99

Oh la houle ocre rose de la fétuque vivement maniée par le vent d'orage, j'en mangerais... Et si, par hasard, il se trouvait des témoins de ma goinfrerie à cet instant, j'en sais parmi eux qui s'écrieraient : « Voyez le soi-disant crève-la-faim, honte au voleur d'herbe ! »

*15/7/99*

Aussitôt assis sur une souche de hêtre qui me tient lieu de cabinet de travail en cette forêt, je sors mon carnet et mon crayon. Alors mon chien vient s'installer devant moi et m'interroge.

— Qu'est-ce que tu vas encore griffonner, juvénile rêveur ?

— J'ai une idée sur la pérennité des baies à nos pieds... Mais j'aimerais bien écrire aussi quelque chose sur les fougères, les majestueuses fougères, et l'achillée en communiante...

Le chien détourne la tête, comme perplexe. Dans ma tête tout à coup des fétus de phrases buissonnières jouent à courte paille, les mots radotent. Sans plus attendre, je range crayon et carnet dans leur petite sacoche. Cette fois, le réel m'échappe et l'irréel me nargue.

22/7/99



Premières mûres... oh délices  
toute mon enfance accourt  
et braille dans les ronces  
de méchantes chansons  
je veux dire de bonnes chansons  
mal apprises éruptées pour rire  
parce qu'on rit dans les ronces  
où toute nue la mûre  
est un bienfait pour le palais  
et un baume pour la mémoire  
(à moins que ce ne soit l'inverse).

*23/7/99*

Prends congé de l'astre  
qui impitoyablement  
a cautérisé tes rêves d'enfant  
et qui aujourd'hui  
pour une peccadille lunaire  
doute de lui-même.

11/8/99  
*à l'heure de l'Éclipse*

Sous l'étreinte du liseron, l'angélique rit et soupire, aspire à devenir ce qu'elle était dès l'origine, à l'avènement de cette espèce de bulbe vert à ras du sol. Rien ne l'empêchera désormais de faire fructifier les couronnes de graines brunissantes qui la coiffent, rien et même pas l'incroyable poigne du liseron. Voilà, me dis-je, ne suis-je pas en mon genre semblable à l'angélique, survivant, bien qu'essoufflé, aux meurtrissures et aux fléaux, parce que doit bien s'accomplir cet essaim de graines hors de ma tête en quelque terreau. Et du coup j'imagine, sans autre illusion, que mes vœux ardents et chantournés deviennent limon fertile.

30/8/99

Le feu jamais  
ne met la braise  
en doute  
et la cendre  
n'est pas son propos.

*2/9/99*

— Cher maître, me lance tout soudain mon aimable compagnon qui jusqu'ici se plaignit rarement de mes silences, ne changerais-tu pas ta vie d'artiste contre ma vie de chien ?  
— Ta vie de chien, répliqué-je aussitôt, je l'ai connue bien avant toi, au temps de la vache enragée dont justement je t'ai préservé.  
— Je te parle artiste et tu me réponds vache...  
— Mais tu n'as aucun talent et tu ne jongles qu'avec les os !  
— Tu m'apprendrais...  
— Tu chantes faux ! Cela suffit, restons-en là. Et ne m'importune plus avec ma vie d'artiste enragé.

*9/9/99*

Il arrive que votre embarras, devant telle fleur pourtant familière ou tel insecte somme toute commun sur votre rosier, se mue en perplexité puis en gêne. Souvent vous iriez jusqu'à interroger: « Mais comment t'appelles-tu? Quel est donc ton nom, petite chose? »

La curiosité (légitime) vous tenaille mais c'est en fin de compte la peur du ridicule qui vous retient. Le ridicule de l'ignorance...

*11/9/99*

Revenues les ombres d'automne, sombres, denses, implacables. Plus haut, la lumière solaire digère sans hâte les feuillages.

Le cœur aussi s'appesantit sur les signes et les accents graves.

*12/9/99*

Quelques grives attardées aux ronces et le faisan criaillant dans mon dos.

*14/9/99*

Et revoilà l'anémone, en sa blancheur de moniale  
toute retournée, qui se trompe de saison !

*18/9/99*

Ce matin, un papillon que je n'ai pu formellement  
reconnaître mais qui pouvait être un Vulcain, entre  
dans ma chambre par une fenêtre, me caresse la joue  
et disparaît aussitôt, par l'autre fenêtre. Un vœu  
en passant ? D'ordinaire, ce sont les enfants qui,  
malicieux et lestes, apparaissent et vite disparaissent  
d'une porte à l'autre... Sans laisser d'autre message  
que leurs rires.

*25/9/99*

Comment ne pas imaginer que la bonne odeur s'éle-  
vant du lit de feuilles mortes qu'on foule réjouit les  
défunts dont les divertissements, là-dessous, doivent  
être bien rares ? Ils se morfondent, on leur marche  
dessus. Mais les feuilles dites mortes, quelles histoi-  
res elles leur racontent, quels poèmes elles leur  
mâchent !...

*1/11/99*

Premiers flocons timides. Comme des points qui, au bord du signe, s'interrogent sur leur réalité dans l'ombre de la lettre, à l'écart du chiffre. Et bientôt viendront giboulées et rafales aveuglantes, dans l'insoutenable blancheur du texte.  
L'hiver aux nues !

*14/11/99*

Mélodie de la première neige.  
Prodigieuse et inaudible musique mais qui exalte et veloute toute sonorité dans le sous-bois. Le cri du geai (tout chant désormais congédié), plus âpre que sarcastique, fait une tache au minime récital de rumeurs. De la musique envers et contre tout ?  
Les plaintes du vent, à peine, s'entremêlant à la rame nue.

*15/11/99*

Il nage en neige, le chien jaune qu'affole le blanc  
universel et opiniâtre.  
Y aurait-il d'autre issue à un si pur ensevelissement  
entre fossés et talus ?  
Car la blancheur n'est pas le blanc.  
Cherchons ailleurs l'innocence, au loin la planche de  
salut.

*20/11/99*

Je parle avec Jean Cuttat  
je parle avec Tristan Solier  
avec Jean Vogel et Nicolas Bouvier  
ô mes amis disparus  
il m'a fallu apprendre  
à vivre sans eux  
je leur parle  
avec douceur et retenue  
comme je m'adresse  
à mes frère et sœur absents  
il faut être aimable et courtois  
avec les morts qui sont sans doute  
aujourd'hui plus susceptibles  
que naguère.

*4/1/00*

Tiens, aujourd'hui, jour de chasse,  
nos nemrods ne sont pas rentrés,  
comme d'habitude, dîner à la maison.  
Sans doute sont-ils restés à pique-niquer  
ensemble, pour finir par *tirer* les Rois...

6/1/00  
*Épiphanie*

Chiendent crisse sous la dent de mon chien. Que se  
disent-ils en leur patois siffleur, hormis ce qu'on se  
dit de la dureté des temps?

12/1/00

Gris du temps hivernal et grisaille de l'âme, qui  
ressasse ses deuils et ses maximes décharnées (mais  
qu'est-ce que cette âme?). Gris sur gris, les gris  
s'empilent en strates qui n'atteindront jamais la  
profondeur rédemptrice du noir, autre somme de  
glaciations et de brûlures.

31/1/00



Printemps sans queue ni tête sur  
un hiver en haillons. Tableau  
mélancolique. Plumes de travers.  
Cœurs à fendre.

*10/2/00*

S'entourer de chiens d'écume et non d'hommes de  
paille. De chiens ardents, attentifs à la houle des  
mots.  
Et de femmes écorcées, à chair vive, libérées de leurs  
armures.  
Et d'enfants espiègles nés de la rosée des rêves, indif-  
férents aux déconfitures des aînés et aux faux miels  
des autres.

*11/2/00*

Tous les amis qui ont fait leur valise sont maintenant dans les arbres où ils se balancent sous la longue mornifle insistante du vent. Leurs mouchoirs blancs s'accrochent au lierre et leurs chemises à carreaux dansent parmi les rameaux où quelques rares feuilles mortes soupirent encore. Je vois la scène se jouer pour moi seul et même le chien m'interroge : que se passe-t-il donc plus haut, que tu regardes si fixement ?

*14/2/00*

La forêt concertante multiplie les chants d'oiseaux que syncopent les tambourinades du pic épeiche sur l'écorce. Les airs se répondent à la longue en se répandant telle une rumeur de miracle.

*8/3/00*

Honte à toi  
Pic tu fais des trous  
dans mon pin  
tu accapares ma mie  
qui te trouve joli  
et tu ris de tout  
ce que je peux te dire  
fais donc désormais  
ce que tu veux  
dans mon dos  
car dès cet instant  
je t'ignore sans remords.

*9/3/00*

Un concert de louanges célestes (oh, grives, mésanges, verdiers, pinsons, fauvettes) accueille l'Anémone, çà et là encore prostrée mais bien présente et sereine au voisinage de la primevère elle aussi naissante. La réjouissance générale, sonore, visuelle, enfantine résonne et tamise la bise.

*11/3/00*

Un Citron  
deux Citrons  
trois Citrons  
un importun.  
(*Gonepteryx rhamni*)

12/3/00

Au réveil du chèvrefeuille  
la coupe est pleine  
de vœux et de chimères  
dont on goûte du doigt  
en passant  
les saveurs de bourgeon  
avant les gages de bonheur.

19/3/00

La bise d'équinoxe (vive, vive) meut à nouveau les grands fûts de la forêt qui couinent, grincent, craquent. Depuis l'ouragan de Noël, ce qui devait tomber est à terre. Que craignent-ils encore ? Peut-être une décoiffée de leur première feuillée ?

20/3/00

Anémone et ficaire voisinent en tapis purs et denses, chacune veillant à ne pas empiéter sur le territoire de l'autre, afin qu'à l'image de l'œuf blanc et jaune chante leur propre psaume. Au contraire de la corydale qui ne peut survivre qu'entre blanc et mauve solidairement confondus.

23/3/00

Trilles, envolées, arpèges, cascades cristallines... La forêt n'est qu'un immense bazar musical, effervescent, polyphonique qui vous *ravit* à toute réalité. Or surgit l'épervier dans le ciel de la clairière et tout se tait instantanément. Les violons se cachent, les flûtiaux s'escamotent... Même la lumière semble soudain essoufflée, comme entrant en deuil.

11/4/00

Dans le gras de l'écorce,  
à tout coup le pic fait mouche  
et on ne compte plus les *toc*.  
Le temps s'accélère vertigineusement.

17/4/00

Un mot venu d'en haut (un mot doux) et les derniers  
bourgeons se décident à sortir de leur torpeur  
pascale, à éclore, à se fondre en cet irrésistible branle  
universel qui inspirera nos élans sans faute jusqu'à  
l'automne.

23/4/00

Suspendue à mes narines,  
l'aspérule me soûle comme elle  
enivre à petit feu l'abeille  
qui, à mes pieds, y revient sans  
cesse d'une aile lourde et lente.

30/4/00

Et voici l'aimable Compagnon de retour.  
Rouge de nom et rose de fait, il attend son cousin  
dit Compagnon blanc devenu discret et qui semble  
même se raréfier. Quel avatar lui serait-il advenu ?  
On n'imagine guère que le rouge, majoritaire depuis  
belle lurette, l'eût éliminé par vanité – comme le  
font si volontiers entre eux les humains.

*2/5/00*

Par cent et une grimaces de gosiers, tu cherches à  
imiter le chant du coucou. Pour faire semblant, pour  
railler ou pour quoi encore ? T'approprier son  
pouvoir de promettre fortune à qui voudra l'enten-  
dre ? Eh bien, sois crédule et éreinte-toi la voix pour  
voir...

*4/5/00*

Telle une joueuse de tennis, l'Aurore, alias Piéride  
du Cresson, en tenue blanche avec des manches d'un  
orangé intense... En bande de trois ou quatre, la  
volée est gracieuse et vague. J'en prends une sur le  
nez !

*7/5/00*

L'esprit vient aux fleurs... avec le souci de fructifier. Les voici devenir autres sans même changer de nature et entrer en graine ainsi qu'en religion. Tout comme nous qui raisonnons jusqu'à préférer, à propos de nos enfantements, des *tout vient à point*, des *que jeunesse se passe* et tant d'autres rengaines.

9/5/00

L'églantine et la mauve d'elles-mêmes *se fanent*. Mais on dit du faucheur qu'*il fane* son foin où tombent scabieuses, marguerites, trèfles, vesces, lotiers, renoncules et tant de graminées. Le pronominal fait encore des siennes!

23/5/00

Quel vent dans les voiles en pleine frênaie! On se demande comment ne pas disparaître en fétu au loin... Chuintement lourd et incessant du feuillage entrecoupé de bruits de portes qui s'ouvrent et se ferment presque aussitôt. On se dit que la vie et la mort sont *en l'air*.

28/5/00



D'une nuée d'abeilles  
tirer quelques accords  
de violoncelle  
et deux ou trois oreillers  
pour les dames perdues au bois.

*6/6/00*

Mouches, taons, moustiques, lâchez-nous, s'il vous plaît. Nous avons si fort à faire déjà avec nos cors au pied, nos soucis du ménage et toutes ces bouffées de souvenirs qui s'acharnent comme des bâtons dans nos roues.

Oh, taisez-vous, vacances enfantines, amours tordues, vaines rencontres, nous sommes si incommodés, déjà, avec les mouches et leurs semblables...

*18/6/00*

Cuivré de bleu, l'orvet somnole dans sa retraite de pourriture et de feuilles mortes. Ce sont les ombres, plus haut, qui par superstition craignent et méditent.

Lui, paisible, médite.

*27/6/00*

Foins, moissons. Mûrissements.  
Réapparition des ocres dans l'espace.  
Bonheur de se retremper l'œil  
enfin hors du vert qui nous tenait  
en cage. (« J'ai horreur de ce vert  
dégoulinant de partout ! » jurait  
Georges Borgeaud.)

*30/6/00*

Naguère, je couvrais, complice, des braconniers du  
cœur, je couvrais des toits rompus, je couvrais des  
distances à n'y pas croire. Aujourd'hui, je couvre ma  
retraite de tant de rêve encore incandescent.  
Je vis tel que j'ai toujours vécu : à mots couverts.

*2/7/00*

Le soleil fait tache çà et là dans la pénombre sylves-  
tre. Le silence lui répond par un frissonnement de  
feuillages sous la brise.  
Et le rêveur dans ce flou esthétique lève l'ancre,  
appareillant pour l'Imparfait.

*4/7/00*

Dans ce tout qu'elle élabore, la nature procède par élans symétriques. Comme si toute chose, le moindre élément devait être impérativement doté de son double.

Mais au prix de la symétrie s'est sans doute créée l'harmonie universelle et, peut-être, la beauté ?

*9/7/00*